

LE PREMIER CIGARE

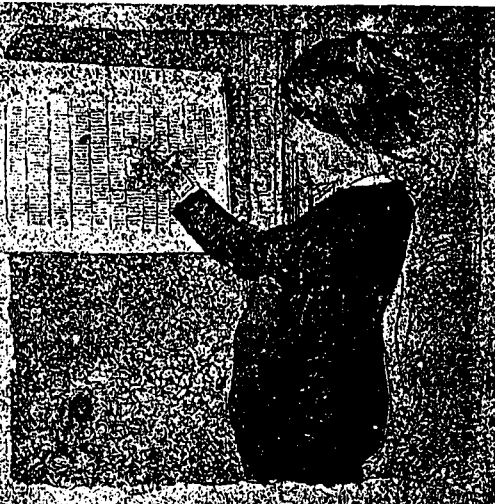
(CONTE VRAI POUR LES PETITS ENFANTS)



I
Se croyant un homme à douze ans, le petit Isidore s'annonça un jour de la pipe paternelle pour fumer, ce qui le rendit affreusement malade.



II
Une autre fois il entra chez un marchand de tabac : celui-ci l'accompagna chez l'épicier, où, pour un sou, il trouverait un cigare... en chocolat.



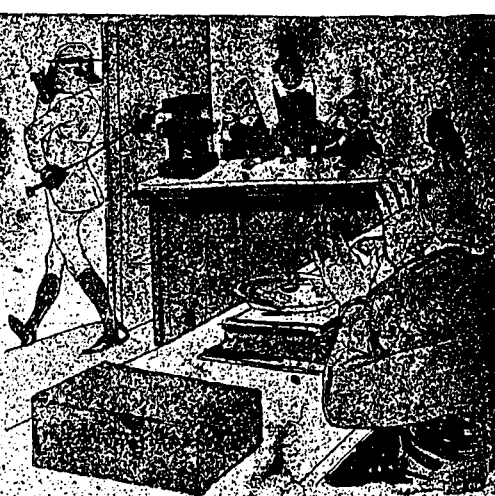
III
Résigné à attendre encore, Isidore se rappela qu'on était au 12 mai, et que dans deux jours il irait souhaiter la fête de son parrain, M. Isidore Lepingre.



IV
Au jour dit, il s'empressa d'aller lui offrir ses vœux : M. Isidore Lepingre sortit de sa poche une belle pièce de cent sous, en témoignage de sa vive satisfaction.



V
Isidore alla immédiatement écorner sa pièce dans le bureau de tabac le plus proche. Il acheta une douzaine de gros tondres, et en alluma un dans la boutique.



VI
Il sortit, abîmé par l'attitude très irrespectueuse de la marchande, et de ses trois filles. Puis, il se dirigea vers les grandes rues.

plus utile concours au commerce de son père. Il devait séjourner à Vienne, à Paris, à Londres, à Saint-Petersbourg ; et son absence devait durer quatre ans.

Or si l'une de ces femmes était la mère d'Ali, l'autre était sa nourrice ; et toutes deux l'aimaient tendrement.

—Allons ! maîtresse, dit Fatou en essuyant ses larmes, prends courage, voilà déjà un jour d'écoulé. Au lieu de continuer à nous affliger sur le départ d'Ali, parlons plutôt de son retour.

Zora soupira profondément.

—D'ici là, dit-elle, que Dieu le protège.

Elle prit dans un coffret de bois de santal posé à ses côtés un morceau d'étoffe, qu'elle brodait de fil d'or et de soie. Cette occupation, presque inconnue aux dames d'Aden, aurait suffi pour indiquer son origine étrangère. Fatou se mit à filer au fuseau. Après un long silence la triste Zora dit :

—S'il allait faire naufrage ?

—N'aie point de crainte, répondit la servante, j'ai cousu des amulettes dans ses vêtements.

—Il peut avoir la fièvre ? Fatou.

—J'ai mis, dit la négresse en baissant la voix, trois dents de serpent dans sa ceinture pour conjurer l'Esprit malin.

—Le sort peut lui donner de mauvais compagnons ? poursuivit la mère.

—Eh bien ! il s'éloignera d'eux, répondit Fatou, car pour rendre Ali clairvoyant, j'ai eu soin de faire bénir sa chéchia par un vénérable marabout.

—Enfin, continua la pauvre mère, il peut être malheureux dans ces pays où un pâle soleil réchauffe à peine la terre ?

—Oh ! dit la négresse avec un bon sourire, qui découvrit la blancheur de ses dents, Ali a emporté avec lui la jeunesse ; et, crois-moi, c'est un soleil qui dore tout ce qu'il touche.

Elles se turent, mais chacune pensait à l'absent. Après un moment Zora dit avec un soupir :

—Ah ! si j'avais eu une fille, on l'aurait laissée près de moi ; je l'aurais vu grandir... enfin elle aurait été mienne : tandis que nos fils, vois-tu, ma bonne Fatou, nos fils ne nous appartiennent point ; dès qu'ils peuvent se passer de nous, on nous les enlève ; et, plus tard, d'eux-mêmes, ils s'en vont gaiement loin de leurs mères.

—Mais une fille ! une fille, nous la gardons, elle nous appartient ; et, même alors qu'elle nous a quittées pour suivre son époux, nous sentons son cœur battre près du nôtre.

La négresse interrompit son ouvrage, étendit la main d'un geste fatidique et d'une voix lente et grave prononça ces mots :

—Lorsqu'Ali reviendra, il demandera à sa mère de lui choisir une compagne, et, le premier enfant que le ciel accordera aux jeunes époux sera une fille. Aussitôt changeant de ton, elle continua d'un air joyeux :

—Alors, pendant que tout le monde accueillera la nouvelle venue avec un visage de mécontentement, ou un triste sourire, — car la naissance d'une fille est rarement fêtée parmi les Arabes, — nous, nous la prendrons, nous l'emporterons

comme un précieux trésor ; et tu l'élèveras sur tes genoux.

A cette pensée, les deux femmes ravies entrevirent dans un avenir prochain une frêle petite créature endormie sur leurs bras comme en un douillet berceau.

Zora souriait encore à cette douce image, lorsque le marchand de perles souleva le lourd rideau qui cachait la porte du harem, et, le front soucieux, dit à sa femme :

—Je reçois une lettre de Nicolas Ipatoff, il sera ici dans huit jours.

—Qu'arrive-t-il à mon beau-frère ? demanda Zora avec inquiétude.

—Rien d'heureux, répondit Kaddour. Son commerce est gravement compromis ; il m'annonce qu'il va tenter la fortune dans l'extrême-Orient, il t'amène sa fille, te la confie pendant son absence, et te la donne s'il ne doit pas revenir.

Une vive émotion pâlit et colora alternativement le visage de Zora, mais avec la soumission des femmes de sa caste, elle attendit sans mot dire que le maître eut exprimé sa volonté.

—Elle ne te gênera guère, continua Kaddour, la maison est assez grande pour que ses yeux ne troublent point ta tranquillité ; et puis, c'est ta nièce et elle n'a plus de mère.

Zora remercia son mari ; lorsqu'il se fut éloigné, elle fondit en larmes : sa joie la suffoquait.

—Une fille ! elle allait avoir, au moins pour un temps, une fille !... et, tout heureuse, elle se mit à attendre cette enfant qu'elle n'avait jamais